L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 11 NOVEMBRE 1889. 63ème Année

[illegible]

Entered at the Post Office at New Orleans, La. a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS

LUNDI, 11 NOVEMBRE 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an......$12 00
Six mois......6 00
Trois mois......3 00
Un mois......1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an......$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an......$3 00
Six mois......1 50
Quatre mois......1 00
Trois mois......[illegible]

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif—au No 237 rue du Canal, enseigne Bazar—Le contenu d'un magasin de marchandises sèches assorties, articles de toilette, merceries, installations, comptoirs, vitrines, rayons, etc.

Belgique. — Consuls en mission, adjoints aux consuls rétribués.

La Belgique, dont l'activité commerciale est bien connue, possède un très nombreux personnel de consuls à l'étranger. Elle en compte 29, dits de carrière, et 424 "consuls-marchands," qui résident un peu partout. Le *Moniteur des intérêts matériels* nous apprend qu'il est question de compléter cette organisation.

Les voisins de la France se proposent : 1. de créer une catégorie de consuls "sous la désignation de consuls en mission adjoints aux consuls rétribués et chargés d'explorations ou d'études économiques spéciales"; 2. de constituer "un comité mixte consultatif au sein duquel l'industrie et le commerce seront largement représentés."

La commission consultative aurait pour mission principale, sinon unique, d'indiquer les questions spéciales à étudier et les explorations utiles à tenter. Elle aurait autorité pour le faire et dresserait le cahier des instructions à donner aux consuls en mission, et son action sur eux serait directe.

Notre confrère approuve cette création :

Les consuls en mission, appuyés par les résidents et bénéficiant de la connaissance préalable du pays que ceux-ci leur donneront, se borneront à l'examen d'une question précise à laquelle ils sont aptes, y feront jusqu'au bout et reviendront, tout de suite, donner au pays le résultat de leur enquête. Ils peuvent ainsi, en collectivité et avec les consuls résidents, répondre enfin à ce qu'on attend d'eux.

Il n'y a aucune analogie entre les services temporaires et spécialisés qu'on réclamerait des consuls en mission et les services permanents et généraux que peut rendre un bon consul permanent après un séjour suffisant dans un même pays. Il n'y a pas plus de [illegible] du second en ce dernier. Un consul résident devrait être le premier, en certains cas, à signaler une enquête à faire et à réclamer, pour la faire, le concours momentané d'un spécialiste.

"L'idée est excellente, en effet—dit la *République française*, mais nous estimons que les producteurs d'un pays sont, parfois, mieux en situation que les consuls, d'indiquer et de faire même les études nécessaires. Aussi bien en France que partout ailleurs, on exige des consuls beaucoup de choses qu'ils ne peuvent donner. Si intelligents et si dévoués qu'ils soient, si facilement qu'ils puissent s'assimiler les sujets, ils n'ont pas et ne peuvent pas avoir l'omnipotence. La pensée de leur adjoindre, à titre temporaire, des spécialistes, est bonne assurément, mais où trouver de meilleurs spécialistes que les intéressés eux-mêmes? Aujourd'hui que presque toutes les industries ont des associations professionnelles, c'est à celles-ci à envoyer leurs agents directeurs, leurs représentants, faire sur place les études qui les intéressent. Le consul, grâce à ses relations dans le pays, saura les mettre en présence d'hommes capables de les éclairer et de mener à bien leurs enquêtes. Le malheur de la France, c'est qu'on n'aime pas à se déplacer. On s'en remet, le plus souvent, au soin de placer les produits, à des intermédiaires dont les intérêts sont souvent opposés à ceux du travail national, et des concurrents avisés ont vite fait de nous évincer du marché où nous avions, jadis, une place prépondérante. Et nous crions contre nos consuls qui n'ont pas su empêcher le mal. La vérité, c'est qu'ils ne le peuvent pas. Ils peuvent être et sont certainement pleins de bon vouloir, mais nous ne savons pas nous en servir."

Remarque incidente.

La *Gazette nationale* d'Allemagne fait noter que dans le Message lu au Reichstag au nom de l'empereur, il n'est fait aucune allusion à la France. Le journal officieux ajoute que "ce silence ne doit pas être interprété dans un sens défavorable, et que les rapports des deux pays n'ont qu'à gagner à rester en dehors de toute discussion." Alors, pourquoi en parler et pourquoi cette incidente remarque? se demande la *Liberté*. L'empereur a parlé "des relations personnelles qu'il a nouées avec les souverains des pays voisins, amis ou alliés." Il n'a nommé aucun pays, il n'avait donc pas à désigner non plus la France, qui n'a pas de souverain. Ici, personne n'a donc songé à se plaindre de ce silence, ni même à le constater. Nous n'avons rien à envier à l'Allemagne comme prospérité — ajoute l'organe de Paris — et nous avons l'avantage de ne connaître ni le caporalisme ni le petit état de siège. Nos institutions sont assez solides pour n'avoir pas besoin d'être défendues par les brutalités d'une législation d'exception. L'empire allemand n'en est pas là, et l'on sait qu'une des préoccupations de M. de Bismarck est de faire une bonne loi contre les socialistes, qui mette l'Allemagne à l'abri des revendications révolutionnaires, comme si c'était possible. Le projet rédigé par le grand chancelier, et qui n'a pu venir en discussion l'année dernière, a encore été remanié; il est en ce moment soumis au Conseil fédéral. C'est la troisième fois que M. de Bismarck le modifie [illegible]. La question est ardue et le grand-chancelier a raison d'y veiller.

Les traités de commerce, en France.

Une idée sur laquelle tout le monde, en France, est aujourd'hui d'accord, c'est le non-renouvellement des traités de commerce en 1892.

Il n'est pas jusqu'à M. Léon Say, un des plus brillants défenseurs de la doctrine du libre-échange, qui ne soit d'avis que la France reprenne, à cette époque, sa pleine et entière liberté d'action.

Dans une interview que lui a demandée, récemment, le *National*, M. Léon Say a fait cette déclaration "qu'il ne désirait pas le maintien de ces traités".

"J'appartiens—a-t-il dit—à une école économique qui considère qu'on peut parfaitement concilier une large liberté commerciale avec un tarif général des douanes."

On rappelait, à ce sujet, un mot de M. de Bismarck à l'ancien ambassadeur français à Berlin—M. de Saint-Vallier. C'était au lendemain de la réforme économique décidée par l'Allemagne.

Comme l'éminent diplomate rappelait au chancelier son passé libre-échangiste et s'étonnait de le voir professer, avec tant de vigueur, des doctrines si contraires, M. de Bismarck répondit que sur ce point il ne connaissait que l'intérêt de son pays, sans se soucier des questions de doctrine. Et il ajoutait : "Rappelez-vous ce que je vous dis aujourd'hui : la France me suivra et me dépassera peut-être un jour dans la voie où je m'engage; et je ne désespère pas de vivre assez vieux pour voir, un beau matin, M. Léon Say lui-même abandonner le libre-échange et se rallier aux idées protectionnistes...."

Nous n'en sommes pas encore là, assurément, mais la déclaration de M. Léon Say nous a semblé bonne à signaler.

Il est encore quelques bons ménages.

Celui de M. et de Mme X... par exemple.

Mariés seulement depuis deux ans, ne se sont-ils pas avisés de chercher une occasion à perpétuité! Ils s'y sont maintenant consacrés [illegible] gentil [illegible] et c'est pour eux un but de promenade hebdomadaire que d'aller surveiller ces charmants travaux.

Quelqu'un s'étonnait de ce goût bizarre chez d'aussi jeunes époux.

—Pourquoi pas? dit quelqu'un. Les [illegible].

FEUILLETON.

LES Deux Mariages DE CÉCILE

—PAR—

V. VATTIER D'AMBROYSE.

TROISIÈME PARTIE

La Revanche de Palmyre.

(Suite.)

Néanmoins, quoique se défendant aux fois de Maxime (après tout, ce n'était pas même lui qui payait, faisait observer M. Brézol), chacun ayant "son dit et son dédit", avait sagement réservé l'indépendance de son vote.

On voulait bien profiter des largesses. "Qu'est-ce qui le fâcherait, cet homme, à les faire?"

Mais il fallait sauvegarder les droits d'un chacun, et "c'était pas un plat serviteur des nobles qui s'en aviserait!"

Il fallait au canton un député indépendant, un vrai bourgeois connaissant bien les "besoins du pays" et dont rien, dans la vie, ne pût choquer la scrupuleuse délicatesse de ses commettants!

Vainement, Maxime disputa pied à pied le moindre pouce de terrain, Palmyre, derrière le gros Brézol, détruisait chaque avantage si péniblement remporté.

Le jour du scrutin arriva, et le nom de M. Brézol lui-même sortit triomphant de l'urne.

Echec bien cuisant pour son concurrent.

Le peu de valeur du vainqueur doublant la honte du vaincu!

Maxime revint à la Gérandaye en proie à une rage ardente, dont l'expression glaça Cécile de terreur. Quelques jours se passèrent dans cet état violent; puis, avec le calme, une détermination nouvelle surgit à l'esprit du jeune homme.

....

Mais, pour l'explication des événements futurs, un coup d'œil en arrière est de toute nécessité. Il nous faut connaître ce qu'avait fait Palmyre pendant son voyage à Paris.

VI

L'HOTEL DE NORMANDIE.

Le quartier Latin, aujourd'hui à peu près disparu de fait comme de nom, se composait, on s'en souvient, d'un dédale de petites rues très étroites, très sombres, formées de plus de masures que de belles maisons modernes.

Habitués depuis trente ans aux larges perspectives haussmanniennes, nos yeux sont déroutés lorsqu'ils rencontrent quelques-uns des vestiges de ces vieux quartiers.

Si laids que nous les trouvions, une joyeuse population en avait fait son séjour préféré. Nombre de rues étaient le domaine exclusif des étudiants. Bien peu de bourgeois y habitaient ou s'ils y étaient contraints, se regardaient comme voués à toutes les tribulations.

L'histoire de plusieurs des maisons meublées et pensions qui pullulaient là, fournirait encore, quoi qu'on ait pu écrire sur elles, bien des livres curieux.

L'hôtel de Normandie, situé dans la partie la plus misérable de la rue des Grès, ferait bonne figure pour un chapitre.

La maison décorée de ce nom, très haute, sur une largeur moins que médiocre, présente seulement deux fenêtres à chaque étage; fenêtres à tout petits carreaux, enchâssés dans des baies de plomb, et qui, loin de donner aucune clarté à l'intérieur, contribuent singulièrement à l'assombrir.

Les murs lézardés, noirs, menaçants, semblent ne tenir debout que par miracle debout. Une porte bâtarde donne accès dans un corridor extrêmement noir et fort long (la maison ayant, en profondeur, l'espace qui lui manque en largeur).

Au bout du corridor, une sorte de niche de deux mètres carrés de surface, laborieusement éclairée par un plafond vitré, est appelée du nom pompeux de *bureau de l'hôtel*, par la propriétaire qui daigne, elle-même, remplir, la plupart du temps, avec un très grand soin, d'ailleurs, les fonctions délicates de concierge.

Ses locataires l'en auraient dispensée avec le plus grand plaisir, car il ne fallait point espérer dissimuler quelque chose à la perspicacité de la vieille dame, si ce n'était pour qu'elle la fasse revenir sur une décision prise.

Tout allait mieux quand la grande Madelon, aidée de l'hôtesse, remplissait le poste de confiance. C'était là, toutefois, des occasions si rares, que les gens ayant quelque raison de redouter le coup d'œil subtil ou la langue finement pendue de Mme veuve Lelarge, faisaient bien de n'y pas compter.

Un matin, quatre mois avant le second mariage de Cécile de la Gérandaye, Mme Lelarge, coiffée d'un bonnet de mousseline, posé sur un tour de cheveux frisés en papillotes, d'une camisole en percale, jadis rose, d'une jupe autrefois noire, de pantoufles en tapisserie montrant leur canevas, Mme Lelarge, assise devant une toute petite table placée dans le bureau, regardait d'un air béat une tasse de café parfumé, accompagnée de plusieurs tartines grillées, soigneusement recouvertes de beurre assez appétissant.

Le bruit d'un pas hésitant lui fit retarder l'agréable occupation de son déjeuner. Elle tendit l'oreille en murmurant :

—Est-ce encore ce maudit Marius, qui ne rentre pas tant qu'il peut se tenir sur ses jambes!..... Mais non; Marius chante ou pleure, selon la qualité du liquide absorbé. Ce n'est point le pas d'un homme ivre; en tout cas, c'est celui d'un étranger : attendons.

La veuve n'attendit pas longtemps. L'étranger, ou plutôt l'étrangère, avait fini par s'orienter et, maintenant, elle entrait dans le bureau.

—Je désirerais parler à Mme veuve Lelarge, dit la nouvelle venue, d'une voix ferme et décidée.

—C'est moi, madame. Que me voulez-vous?

—Je suis chargée de vous trouver seule.... Je viens vous demander si vous avez une chambre disponible?

—J'en ai même deux en ce moment. Vous pouvez choisir, madame. L'une, au premier étage, est un peu sombre; mais l'autre, au sixième, est tout à fait jolie.

—Le sixième me fatiguerait. Je ne suis pas habituée à ces longues ascensions.

—Vous seriez fatiguée! répéta la veuve étonnée. Ce n'est pas cependant pour vous, madame, que vous cherchez une chambre?

—Pardon, c'est pour moi.

—Et vous venez à l'hôtel de Normandie?

—Qu'y a-t-il là de si surprenant?

Mme Lelarge, néanmoins, paraissait être au comble de la stupéfaction et promenait vigoureusement son nez, après familier peut-être à ses plus profondes réflexions.

Tout à coup :

—J'y suis! pensa-t-elle.

Aussitôt, hochant la tête avec dignité :

—Cela ne se peut pas, dit-elle.

—Pourquoi, s'il vous plaît, je vous prie?

—Parce que ma maison est honorablement connue. Certes, je ne peux pas toujours empêcher mes jeunes gens de faire quelques folies. Cependant, ouvertement, je ne favoriserai jamais de rendez-vous clandestins.

—A quoi allez-vous songer? interrompit la visiteuse. Il n'est nullement question de rendez-vous. J'ai besoin de passer un mois ou deux à Paris, peut-être davantage. Ayant entendu parler de votre maison, comme étant absolument honnête, je n'ai point cherché ailleurs.

—Vous avez entendu parler de ma maison?

—Par Maxime Dutertre, mon cousin.

Le visage de Mme Lelarge s'épanouit.

—Vraiment! le beau Maxime pense encore à moi! Eh bien! il a raison, après tout. Je l'ai obligé plusieurs fois, au delà même de la règle que je me suis imposée. Mais j'en reviens à vous, madame. Certes, je suis très heureuse, très flattée, devrais-je dire, de votre choix. Je dois pourtant vous avouer que l'hôtel de Normandie, si honnêtement tenu qu'il soit, n'est pas un endroit tout à fait une [illegible] pour vous. Mes jeunes gens sont peu gênants, mais c'est un bruit ! Je ne me soucie pas de les voir.

—Peu importe! Je ne suis pas une jeune fille qu'un mot, un geste, font frissonner. D'ailleurs, je vous demanderai, madame, un service véritable, dont je vous serai reconnaissante.

L'étrangère appuya sur ce dernier mot d'une façon significative.

—Vous voudrez bien, continua-t-elle, me faire passer pour une de vos parentes. Ce soir, après mon retour d'une course indispensable à mes projets, vous viendrez chez moi. Je vous ferai connaître les motifs de mon voyage à Paris et je compte, madame, que vous m'aiderez efficacement dans ma tâche.

La veuve Lelarge s'inclina. Elle, si fière, si jalouse de ses prérogatives, se sentait subjuguée par la voix grave de l'étrangère, par son ton, absolu sous une forme strictement polie, par son regard, où brillait une volonté non moins ferme que la sienne.

—Puisque vous ne redoutez pas, dit-elle enfin, les petits inconvénients du voisinage, il ne me reste plus, madame, qu'à vous prier de me donner connaissance de vos papiers, et je vais faire à l'instant, sur mes registres, l'inscription obligatoire.

La nouvelle venue tira de son portefeuille plusieurs papiers au nom de Mme Billay, rentière à Saint-Lô.

Mme Lelarge écrivit, puis s'interrompant :

—Mais vous n'avez pas vu la chambre, fit-elle observer. Si elle ne vous convenait pas? si son prix?....

—J'y serai toujours assez bien pour dormir et n'en aurai guère besoin autrement. Je ne discuterai pas le prix, espérant que vous serez raisonnable. Si vous voulez aussi, et cela me conviendrait beaucoup, nous traiterions pour la pension.

Cinq minutes plus tard, tout était réglé. Moyennant cent cinquante francs par mois, Mme Billay serait logée et nourrie.

Enchantée de l'aubaine, Mme Lelarge voulut faire à sa nouvelle locataire les honneurs d'un premier déjeuner. Le café et la crème, déjà servis, s'étaient, ainsi que les tartines, refroidis; mais la grande Madelon eut bientôt fait d'en préparer d'autres.

Mme Billay accepta gracieusement. Le repas achevé, elle demanda à être conduite dans sa chambre, la chasse de l'agent fatiguée.

—Ce soir, ajouta-t-elle, vous n'oublierez pas, madame, que j'ai à vous parler confidentiellement. Vos bons conseils, votre expérience peuvent simplifier mes affaires.

—Tout à votre service, s'empressa de répondre l'hôtesse, en conduisant elle-même la dame, et en ne la quittant pas avant de s'être assurée du bon ordre de la chambre où elle l'introduisait.

VII

MME BILLAY.

Si Mme veuve Lelarge avait paru satisfaite de l'ordre et des arrangements régnant dans cette pièce, Mme Billay semblait être infiniment moins enchantée.

Ses yeux se portaient, avec dégoût, sur les murs couverts d'un papier taché par l'humidité et par la malpropreté des précédents locataires.

Trois chaises, jadis garnies d'un damas de laine assez joli, aujourd'hui rapiécées, laissaient échapper quelque peu de l'étoupe dont elles étaient rembourrées.

La table avait pu être riche, mais sa teinte primitive disparaissait depuis longtemps sous des alluvions de graisse, d'encre, de suif ou de cire.

Une commode boiteuse, aux tiroirs détraqués, un lit bien plat, mais pourtant, chose à noter au milieu de cet ensemble peu engageant, garni de linge blanc; un miroir, dont l'étain avait subi de rudes chocs; une pendule dédorée, placée sous un globe, et deux flambeaux de cuivre complétaient l'ameublement de cette chambre sombre et triste au possible, car le peu de lumière dont elle disposait lui venait par une cour intérieure, aux murailles noircies comme la voûte d'un four.

Mme Billay ne perdit pas, toutefois, un temps bien long à ces investigations. Résolument, elle secoua la tête d'un air de défi.

—Qu'est-ce que cela? murmura-t-elle. Rien. De pareilles misères ne sauraient m'arrêter dès le début. Je ne suis plus, pour un temps, Palmyre Fortin, la vieille fille méticuleuse. Je suis Mme Billay, une rentière, bien triste, malgré sa jolie fortune, dont la jeune sœur, sa pupille, perdant la tête, a fui vers Paris, enlevée par un étudiant.

Mme Billay s'est vouée à leur recherche; aussi a-t-elle quitté précipitamment sa maison, pour éviter la divulgation du scandale. Maintenant, elle aspire à retrouver sa sœur, et, si elle y parvient, à la marier.

Oui, la fable est bien ainsi, je pense. C'est mon cousin, Maxime Dutertre, qui, ne pouvant venir, car il a été appelé en Angleterre pour affaires importantes, m'a donné le conseil de descendre à l'hôtel de Normandie, dont il estime beaucoup la propriétaire, digne, honnête, obligeante personne.....

Consultons mes notes. Elles sont bien sommaires. Je les aurai, je pense, augmentées avant peu.

Voici l'adresse de l'hôtel. Inutile puisque j'y suis installée.

Voici la lettre pour le chef de police de Sûreté. Voici les noms de quelques-uns des amis de Maxime. Rien que les noms, malheureusement, sans indication de profession ou de pays ou demeure. La besogne sera rude!

Pourvu que M. Domaître me seconde! Après tout, s'il m'abandonne, n'y suis-je suffire moi-même? Rien peut-il être impossible à une volonté énergique comme la mienne?

Hélas! l'orgueil me fait parler. Ai-je pu empêcher que Cécile fût attirée dans le cercle où Maxime voulait l'amener?

Puissé-je le briser, cette influence funeste! Je serai toujours malheureuse, puisque Maxime me dédaignera.... Mais, au moins, il ne triomphera pas insolemment sous mes yeux, et Cécile ne m'enlèvera pas, après Armand, mon époux de droit, le seul homme que j'aie aimé!

La Palmyre d'autrefois avait disparu. La vieille fille maniérée, s'appliquant à simuler les ingénues, avait fait place à une femme portant fièrement le poids de son âge, dédaignant les recherches d'une toilette prétentieuse, en un mot, paraissant résolue à accepter tous les déboires, à braver tous les obstacles pour mener jusqu'au bout sa laborieuse entreprise.

Qu'espérait-elle donc découvrir?

Sa pénétration féminine lui avait fait deviner la présence d'un secret dans la vie de Maxime, et la passion lui disait que la découverte de ce secret pouvait perdre le jeune homme.

Elle ne doutait pas de la valeur de ses pressentiments; aussi, se promettait-elle de mettre au service de son entreprise toute l'énergie, toute la ténacité, toute la patience désirables.

Un mot dit, autrefois, par Maxime, lui avait suggéré l'idée d'aller habiter l'hôtel de Normandie.

Avec raison, elle pensait que, si soigneusement cachée dans ses détails importants qu'une existence puisse être, il en percera toujours quelque chose aux yeux d'un entourage familier.

Après avoir pris ses dispositions, Palmyre, maintenant Mme Billay, essaya de reposer, mais ce lui fut impossible. Le voyage avait brisé son corps, sans briser la tension nerveuse dont elle souffrait si cruellement depuis longtemps. D'ailleurs, le mouvement était, pour ainsi dire, l'essence de la vie de Palmyre.

Elle répara sa toilette, se fit indiquer le chemin du pont Saint-Michel, sans dire, de prime-abord, où elle se rendait en réalité, et partit pour demander audience au chef de la Sûreté.

Notre intention n'est pas de refaire pour la cent millième fois la description de la Préfecture de police et d'introduire, dans notre récit, le type, banalement usé, d'un agent fin, subtil, passionné pour son art.

Nous nous contenterons de dire que, sur le vu de la lettre de M. Domaître, le chef de la Sûreté promit immédiatement à Palmyre tout le concours dont elle pouvait avoir besoin.

Il lui donna le moyen de correspondre à toute heure de jour et de nuit avec lui, sans passer par les formalités d'audience ou d'antichambre; enfin, il attacha spécialement à son service un de ses meilleurs limiers.

Palmyre revint, très satisfaite, rue des Grès.

VIII

LAURA.

Trois mois pleins s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Palmyre, et elle devait s'avouer que son entreprise restait au même point.

Vainement, elle avait fouillé tout le quartier Latin, à la recherche des anciens amis de Maxime.

Vainement, l'agent mis à sa disposition par [illegible] d'une forte récompense, avait-il épuisé toutes ses ressources, rien n'était survenu qui pût donner raison aux soupçons de la vieille fille.

Palmyre, dans une certaine mesure, s'était mêlée aux hôtes de Mme Lelarge. Celle-ci, attendrie par l'histoire de la jeune coupable et par le dévouement de la prétendue sœur aînée, mettait toute son influence au service de sa digne locataire.

Naturellement, dans les conversations provoquées par elle, Palmyre ne s'en tenait pas aux seules investigations du présent. Avec une grande habileté, elle savait faire intervenir le nom de Maxime Dutertre.

Tout avait été inutile et le dernier jour du troisième mois allait finir.

Ce soir-là, Mme Lelarge, assise dans son bureau avec Palmyre, réfléchissait.

—Est-ce possible! s'écria-t-elle soudain. Une personne peut vous renseigner et je n'y ai point songé encore! Si Laura se trouve par votre sœur, la police entière, réunie, ne la trouvera pas davantage.

—Où demeure cette Laura?

—On ne le sait jamais au juste, vous comprenez, répliqua Mme Lelarge en prenant un air finaud. Mais je vais, quand même, envoyer à son dernier domicile. Bien sûr, elle viendra aussitôt le message remis; dès ce soir si, par hasard, on la rencontre chez elle; demain ou après-demain, au plus tard, s'il faut qu'on la cherche.

Par exemple, ne lui parlez pas de Maxime Dutertre. Jamais elle n'a pu souffrir ce brave garçon. En dernier lieu, il n'y a pas six mois, elle m'en disait encore pis que pendre! Comprenez-vous cela?

Palmyre, cachant sa joie sous une indifférence apparente, demanda nonchalamment ce qui, d'après Mme Lelarge, avait pu causer cette haine. Laura avait-elle été délaissée par Maxime?

—Pas du tout! Cependant, à cette époque, Laura, achevant à peine ses dix-sept ans, était bien belle, bien jolie, et Maxime lui faisait la cour de très près. Elle ne voulut rien entendre et resta fidèle à un étudiant, plus âgé que Maxime, laid par-dessus le marché, sans compter une tristesse de hibou.

—Voilà un goût assez original, dit Palmyre, pour soutenir la conversation.

—Laura est l'originalité en personne, vous en conviendrez après l'avoir vue; mais ne vous formalisez pas si elle vous interroge et se permet de vous donner des conseils. Vous trouverez profit pour la réussite de vos affaires, dans l'expérience de cette fille, très honnête à sa manière, je vous assure, et incapable de vous manquer de respect ou de vous trahir.

—Fai trop à cœur de réussir pour m'arrêter à quelques détails, en dehors de mes habitudes.

—Alors, tout ira bien.

Une demi-heure plus tard, Madelon revenait en compagnie de Laura, qui, par hasard, avait été prise de la volonté de passer seule la soirée chez elle.

Quoique depuis plus de sept ans Laura habitât le quartier Latin, elle était encore d'aspect beau et imposant.

A peine si son visage, dessiné comme celui de la Junon antique, portait une légère empreinte de fatigue. A peine si ses magnifiques cheveux paraissaient moins lustrés, ses yeux un peu moins brillants, sa taille droite un peu amaigrie.

Rien en elle, au premier aspect, n'était de nature à déceler sa condition sociale. Ses vêtements, sans être recherchés, étaient soignés et parfaitement portés. Son air, sa physionomie annonçaient la franchise et la fierté.

—Vous m'avez bien dérangée dans mes projets, madame Lelarge, dit-elle en entrant. Mais je vous obéis toujours, vous le savez. Me voici. Que désirez-vous?

En peu de mots, Mme Lelarge expliqua l'histoire forgée par la prétendue Mme Billay.

Laura réfléchissait.

—Votre sœur, madame, dit-elle enfin, est-elle à Paris depuis longtemps?

—Hélas! je ne sais pas même certaine qu'elle y soit. Cependant, tout me le fait croire.

Et Mme Billay redit le portrait de sa sœur imaginaire. Elle est soin d'y mêler, comme par inadvertance, le nom de Maxime.

—Vous connaissez Maxime Dutertre? dit brusquement Laura. Alors vous connaissez sa femme.

La jeune fille s'arrêta. Mme Lelarge eut, à l'adresse de Palmyre, un mouvement d'épaules qui signifiait : "Je vous l'avais-je pas dit?"

Palmyre, Mignot, l'embarras. Elle balbutia que Maxime était son cousin et paraît avoir hâte de connaître l'entretien à son objet primitif. Laura l'y aida, promit de se renseigner et de venir, dès le lendemain soir, donner le premier résultat de ses démarches.

Le lendemain Palmyre s'était arrangée pour voir Laura en particulier. La jeune fille, naturellement, n'avait recueilli aucun indice. Elle revenait, assez fâchée de son échec, et Palmyre en parut fort affectée. Mais, par une transition que l'habileté eut fait honnête au plus défié des policiers, elle reparla de Maxime et trouva moyen de demander à Laura l'explication de sa rancune de la veille.

—Elle est simple. Pardonnez-moi ma franchise, madame. Mais je crois, et rien ne m'ôtera cette conviction, que Maxime est un homme dont il faut se défier, un de ces cœurs sans scrupules hors ne reculeront devant aucune mauvaise action pour arriver à un but fixé.

—Auriez-vous des motifs de penser ainsi, mademoiselle? Votre jugement est sévère?

—J'ai plus d'un motif. Tout ce que je sais, tout ce que j'ai vu de l'existence de Maxime, à Paris, m'a inspiré une répulsion dont j'ai encore le ressentiment, lorsque son souvenir frappe mon esprit. Je n'ai, du reste, jamais caché mon opinion.

Palmyre se rapprocha de Laura, et bien bas, afin que ses paroles ne pussent être recueillies par une autre oreille :

—Mademoiselle, dit-elle, j'ai lieu de penser comme vous. Certains indices m'ont donné à croire que Maxime, notre parent, cependant, est au fond de notre malheur. Je vous en prie, dites-moi tout ce que vous savez. Pour une affaire de cette sorte, la lueur en apparence la moins nécessaire peut, parfois, jeter un jour brillant et découvrir les choses les plus soigneusement cachées.

—Je n'aurais pas voulu parler de ces souvenirs pénibles. Mais je comprends, madame, votre chagrin, et désire vivement contribuer à le rendre moins durable.

....

Laura ne se retira qu'assez tard dans la soirée, donnant à Palmyre rendez-vous pour le lendemain de grand matin.

Très exactement, elle vint chercher la vieille fille et toutes deux furent absentes à peu près pendant la journée entière.

Lorsque Palmyre rentra à l'hôtel, elle semblait être fort heureuse.

—Vous avez eu de bonnes nouvelles? interrogea Mme Lelarge.

—Oui, oui. Je puis être maintenant sur la véritable trace.

—Ah! tant mieux! Tenez, voici une lettre arrivée ce matin. Elle vous donnera peut-être aussi quelque bonne indication.

Palmyre ouvrit la lettre avec empressement. Elle avait reconnu l'écriture de M. Domaître, car, depuis son séjour à Paris, il correspondait régulièrement avec elle.

La vieille fille s'attendait à lire les mots habituels, tracés à l'aide d'un chiffre particulier.

"Rien à vous signaler, tout dans l'état ordinaire."

Mais, cette fois, un grand changement avait eu lieu.

"Venez vite! disait la lettre. Venez, que vous ayez ou non découvert quelque chose. Le mariage est décidé. Les comtesse est allée où vous savez. Le docteur dit, à qui veut l'entendre, que c'est chose faite, et l'autre vient de se rendre à la mairie, sans doute pour les publications."

Palmyre poussa un cri tellement effrayant que l'hôtesse en eut froid jusqu'au cœur.

Elle s'avança, tout émue, vers la vieille fille, dont le visage était devenu d'une pâleur cadavérique; mais, avant qu'elle eût pu lui prendre la main, Palmyre, comme une masse, tomba de toute sa hauteur.

Grand fut l'effroi de l'hôtesse. Elle appela au secours. En un moment, Palmyre fut portée dans sa chambre et déposée, toujours évanouie, sur son lit.

Parmi les jeunes gens accourus aux cris de Mme Lelarge, deux ou trois étudiaient la médecine. Ils pronostiquèrent une maladie grave et parlèrent de prévenir une saignée, avant même l'arrivée du docteur.

Malgré les protestations de l'hôtesse, dont le confiance en leur habileté était médiocre, ils entendirent l'opération. La suite leur donna raison. Palmyre revint peu à peu à elle, et, quand le docteur appelé se présenta, il approuva tout, jugeant, lui aussi, que la vie de la malade avait été préservée.

Une fièvre violente se déclara. Palmyre, désespérée, dut rester clouée sur son lit, pendant que son esprit évoquait l'ardente image de Maxime et de Cécile, heureux l'un par l'autre.

La robuste constitution de la vieille fille dompta, néanmoins, le mal; mais près de trois semaines s'étaient écoulées lorsque, faible comme un enfant, soutenue par sa seule énergie, elle arriva à ***

La première parole entendue lui apprit que le mariage venait d'avoir lieu.

De nouveau elle faillit tomber foudroyée. Bientôt, cependant, elle retrouva ses forces, et nous l'avons vue, brisée, haletante, crisper sa main sur la main de Cécile épouvantée; puis, repoussée par Maxime, jeter aux deux nouveaux époux le cri de son implacable haine!....

IX

CHEZ MADELEINE BOURDIN.

On n'a pas oublié que Madeleine Bourdin, la nourrice de M. de la Gérandaye, s'était retirée, après la mort de son cher maître, dans une petite maison située à peu de distance du château.

La vieille femme y vivait triste, solitaire, n'en sortait que pour aller aux offices ou bien pour renouveler les minces provisions nécessaires à ses besoins.

Le second mariage de Cécile lui avait causé une vive douleur. Elle aimait tant le petit Félix et craignait de le voir délaissé.

Pendant l'absence des nouveaux époux, Madeleine se rendait souvent chez Gilles Martin qui, seul, pouvait lui donner des nouvelles de l'enfant.

Gilles n'aimait pas la nourrice, car il lui reprochait, avec raison, d'avoir été la cause première des malheurs de Mme de la Gérandaye.

—Malheur immédiat! jurait le vieillard.

Comme sur ce point, pourtant, les idées de Madeleine avaient subi une certaine modification, Gilles n'était pas fâché de parler avec elle de sa jeune maîtresse et de son maître. Tous deux réservaient leur opinion sur Maxime, bien que les lettres de Catherine Martin continssent de lui un enthousiaste éloge.

Depuis le retour de la famille, Madeleine, naturellement, avait cessé ses visites. De temps en temps, Gilles se rendait chez elle; mais, bientôt, la marche lui devint impossible à cause des infirmités dont il était accablé.

Une autre personne visitait parfois la nourrice : Palmyre Fortin, qui surveillait elle-même les alentours du château de la Gérandaye, recueillant les moindres incidents.

Un soir, au moment où la pluie venait de tomber avec violence, Madeleine réunissait les derniers rangements de son humble ménage, quand un pas précipité retentit sur le sable du petit jardin précédant la maison, et la porte fut heurtée par une main impatiente.

La vieille femme crut que Palmyre venait, malgré l'inclémence du temps. Elle ôta la barre de bois, fermeture primitive des chaumières normandes, et resta paralysée d'étonnement.

Cécile, tenant un enfant dans ses bras, entrait chez elle.

—Madeleine, dit la jeune femme d'une voix éteinte par la fatigue et l'émotion, Madeleine, sauvez Félix!

Et elle tomba demi-morte sur le sol.

Madeleine ne pouvait en croire ses yeux, ni ses oreilles. Elle restait muette, hébétée; un gémissement poussé par l'enfant la rendit à la réalité.

S'emparant de Félix, elle le présente à la flamme du foyer ranimée par quelques branches sèches.

L'enfant n'était qu'à demi vêtu, sauté dans un grand châle trempé de pluie. En un tour de main, Madeleine l'eut enveloppé dans une couverture arrachée à son lit.

Le pauvre petit se laissait faire, sans parler, sans presque se plaindre, comme plongé en un profond assoupissement.

Sa mère reprenait d'un seul coup ses sens; Madeleine prendre ses soins. D'instant en instant, elle tournait la tête vers la porte, paraissant écouter les bruits du dehors. Madeleine comprit qu'un danger imminent menaçait la jeune femme et l'enfant.

Déposant Félix sur le lit, elle s'approcha de Cécile et s'efforça de la faire asseoir dans un vaste fauteuil en osier, placé au coin de la cheminée; elle n'y parvint qu'avec difficulté. Un peu de vin coupé d'eau chauffait pour son souper, elle en fit prendre quelques gorgées à la jeune mère, dont les forces paraissaient se ranimer.

—O Madeleine! Vous le sauverez, n'est-ce pas? supplia-t-elle.

—Mais quel malheur?....

Cécile étendit les mains vers son interlocutrice.

—Ne m'interrogez pas, murmura-t-elle. Je ne puis vous dire qu'une chose : la vie de Félix est menacée. Vous seule pouvez le défendre. Le voulez-vous?

—Si je le voudrai! s'écria Madeleine avec chaleur. L'enfant de mon cher Armand! Dites, que dois-je faire?

—Je ne puis rester longtemps, on me découvrirait peut-être.... Écoutez bien. Partez tout de suite. Allez chez votre cousine Florentine, à Rouen, et restez-y jusqu'à ce que je vous rappelle. Voici de l'argent, vous ne manquerez de rien.

—Mais.....

—Ah! vous ne savez pas quelle horrible trame m'enveloppe. N'y succomberai, je le sais! Du moins, j'aurai sauvé mon enfant. Ne faut-il pas que le danger soit pressant pour que je me sépare de lui, pour que je le confie à vous, mon ennemie!.... Haïssez-moi encore, il n'importe! Vous aimiez bien Armand, vous vous dévouerez pour son fils!

—Je comprends, dit Madeleine d'une voix sourde, le fils riche d'Armand gêne le fils pauvre de M. Dutertre.

—Parlez moins haut, je vous en supplie!.. Que Félix n'apprenne jamais!... A son âge, on peut déjà se rappeler.... Hélas! ajouta-t-elle en se tordant les mains, se rappeler!..... Demain il va mourir, peut-être.... Madeleine! je vous en conjure, ne vous fiez à personne. Préparez-vous-même sa nourriture, ne le quittez pas d'un instant. On le tuerait dans mes bras, il sera sauvé dans les vôtres!

—Venez avec nous.

—Je ne le puis! je ne le puis! Il faut que je défende son héritage, il faut que je sauve un autre enfant; né, lui aussi, de mon sang. Je deviens folle.... Mon Dieu! quelle terrible destinée vous m'avez faite? Partez, Madeleine, partez! A minuit, vous pouvez prendre la voiture de ***. Il faut cacher vos traces. Faites un grand détour; si vous pouvez marcher longtemps, marchez, afin que personne en ville ne vous voie prendre la voiture et devine où vous allez. Seulement, maintenant, ne pensez plus que j'ai pu être une mauvaise mère!....

Madeleine fléchit le genou devant la jeune femme; elle prit sa main et la baisa.

—Armand vous aimait bien, madame. J'ai été, moi, aveugle et coupable à votre égard. Pardonnez, pardonnez. Ma vie est encore bonne à quelque chose, puisque je peux vous aider à sauver votre fils!

Un tressaillement nerveux secoua Cécile.

—Pouvais-je, dit-elle faiblement, vous ne pourriez porter l'enfant et il est trop faible encore pour se soutenir pour marcher.

—Laissez-le moi sans crainte, madame. Je retrouve ma force d'autrefois. Je vous jure que personne ne saura où je suis allée. Si j'ai besoin d'aide, je pourrai me confier à mon neveu Julien. Vous le connaissez, c'est un brave cœur et il aimait autant que moi le pauvre Armand.

Cécile se jeta à genoux près de son fils.

—Mon Dieu, frappez-moi encore! dit-elle. Continuez à m'accabler, mais sauvez-le!

Longuement, elle embrassa l'enfant, toujours plongé dans une somnolence fiévreuse, ne pouvant s'éloigner à s'en détacher.

Le bruit du galop d'un cheval, lancé à fond de train sur la route, la rappela au sentiment du danger.

—Il est passé! dit-elle en respirant avec force, il va vers le château. Madeleine, au revoir! Je vous laisse la plus large part de mon cœur!

Elle embrassa l'enfant, le serra sur sa poitrine, pressa la main de la vieille femme et sortit en courant.

Rien ne l'arrêtait; les flaques d'eau, creusées par la pluie, inondaient ses vêtements, elle ne semblait pas s'en apercevoir. Toute fatigue était vaincue. La route disparaissait rapidement sous son pas léger.

Elle ne retournait pas à la Gérandaye. L'amour maternel avait doublé en peu de jours une perspicacité qui lui dévoilait chaque danger pouvant menacer son fils. Sans hésitation, elle courait chez la comtesse de Tourgéville.

X

CHEZ MADAME DE TOURGÉVILLE.

Depuis que, malade, elle devait garder la chambre, la comtesse de Tourgéville restait levée très tard. Elle essayait, en lisant beaucoup, de combattre le repos forcé imposé à son activité.

Ce soir-là, cependant, elle s'était sentie nerveuse, mal disposée, et sa main s'étendait vers le cordon de la sonnette, pour donner le signal de son coucher, lorsque la femme de chambre entra tout effarée.

—Mme Dutertre demande à parler à madame, dit-elle.

Ces mots étaient à peine prononcés que, pâle, souillée de boue, la visiteuse imprévue se présentait.

—Cécile! s'écria la malade.

D'un geste, la jeune femme congédia la servante, puis, ayant poussé le verrou intérieur, elle revint vers la comtesse, se jeta à ses pieds, laissa tomber sa tête sur ses genoux et éclata en sanglots.

—Mon enfant! ma pauvre enfant qu'y a-t-il? interrogeait la malade anxieuse.

Il fallut longtemps à la jeune femme avant que sa voix ne pût être assez raffermie pour parler.

—Ma tante! dit-elle enfin, aidez-moi à sauver Félix!

—Félix! le sauver! Cécile, vous perdez la raison.

—Écoutez! Oh! c'est un effroyable récit. Celui que vous m'avez donné pour époux, celui à qui vous avez voulu confier mon fils....

—Cécile? interrogea la comtesse, voyant que la pauvre femme s'arrêtait.

—C'est celui-là même qui est son plus cruel ennemi.... c'est celui-là même qui versait le poison!....

—Le poison?

—Ne m'interrompez pas; je perdrais la force de tout vous dire. Félix a été malade.... en danger.... il y a quelques mois. Je l'ai soigné nuit et jour.

Seul, M.... je ne pourrais, je crois, sans mourir, prononcer son nom! Seul, lui m'aidait dans ces soins. Je n'avais aucun soupçon. Comment aussi-je pu en avoir? Mais, je me souviens, maintenant, que mon pauvre enfant devenait plus faible, plus malade, quand, vaincue par la fatigue, je prenais un peu de repos.

Enfin, la convalescence vint. Je me rappelle encore sa pâleur lorsque M. Dornan, tout joyeux, dit qu'une rechute n'était plus à craindre.

Ensuite, sont venues les préoccupations de l'élection.... l'échec a suivi.

Avec quelle rage il le subit; avec quels serments d'arriver, malgré les envieux, au but tracé par son ambition! J'ai été, alors, pendant plusieurs semaines, bien tourmentée.

Cécile, après un court silence, reprit en ces termes :

Hier, tout à coup, Félix se plaint, comme lors de sa dernière maladie, d'une violente douleur à la tête. Je le soigne de mon mieux. Dans l'après-midi, il paraît être remis. La nuit dernière, je dormais mal, car j'étais inquiète : un bruit léger me réveille complètement. Il venait de la chambre de Félix.

Je jette à la hâte un châle sur mon peignoir de nuit. Je cours;..... à la porte, je me heurte contre *lui*..... il sortait.

En m'apercevant, la même pâleur sinistre, que je connaissais déjà, se répand sur son visage. A mes questions, il répond :

—Je suis venu prendre des nouvelles; ce mal subit et si vite apaisé m'inquiétait.

Je remercie, j'entre dans la chambre. Félix semblait dormir. Néanmoins, je reste près de son lit. Contre son habitude, le pauvre enfant ne s'éveille que fort tard. Son regard paraissait avoir perdu sa lumière, sa voix était devenue étrange. Je ne pouvais envoyer chercher M. Dornan, absent pour plusieurs jours. Je me désolai. *Lui* me rassura.

—Un peu de sirop d'éther ou de fleurs d'oranger suffira, affirma-t-il.

Lui-même alla chercher les deux fioles et prépara une sorte de potion; mais Félix s'était de nouveau assoupi, je ne voulus pas troubler son sommeil.

Lui m'annonça qu'une affaire importante l'appelait à ***. Pour ne pas perdre de temps, il partirait à cheval. Peut-être ne reviendrait-il qu'assez tard dans la soirée, cela ne dépendrait pas de *lui*, mais, certainement, il reviendrait avant le matin.

Il partit vers deux heures de l'après-midi. Un moment après, Félix s'étant réveillé, je voulus préparer sa boisson. En prenant l'une des fioles, je m'aperçus que le contenu en était un peu troublé. Je pris l'autre fiole, la même apparence était visible. Je sentis les deux liquides, et l'odeur m'en parut suspecte. Je versai quelques gouttes sur un morceau de sucre, pour mieux m'en rendre compte.

Fancy, ma petite chienne anglaise, me regardait faire très attentivement. Fort gourmande, elle s'élance bientôt, m'enlève le morceau de sucre et l'avale. Je n'avais plus qu'à observer l'animal. Je ne sais pourquoi, une affreuse terreur m'étreignait.

Fancy se recoucha tranquillement. Peu après, elle fit entendre deux cris plaintifs. Moins d'une demi-heure plus tard, elle se dresse sur ses pattes raidies, jette un hurlement perçant, retombe, et se débat à peine un instant....

Mme de Tourgéville, les yeux dilatés par l'horreur, n'avait plus la force d'interroger.

—Et rappelez-vous, reprit Cécile, rappelez-vous qui lui seul a préparé les sirops! Rappelez-vous que mon cher enfant devenait plus malade, quand il avait reçu ses soins!

Un long silence suivit, interrompu seulement par les sanglots de la jeune femme.

—Tout ceci est horrible! dit, la première, la comtesse atterrée. Mais est-il possible qu'un crime!.... une erreur plutôt?....

—Il n'y a pas eu erreur. Aujourd'hui, je comprends bien des choses. Ah! pourquoi me suis-je toujours montrée si faible, si peu à la hauteur de mes devoirs? Je ne serais pas liée à l'assassin de mon fils!.... Moi! moi! sa femme! Moi, la mère de son enfant!....

Il semblait que la malheureuse femme dût mourir en prononçant ces mots funestes. La comtesse laissait couler ses larmes et suppliait Cécile de reprendre un peu de calme.

—Du calme! répondit-elle. J'en ai eu, aujourd'hui. Personne n'a entendu un mot, n'a pu surprendre un geste qui mît sur la voie de cet épouvantable secret. Mais, aussitôt la nuit venue, je me suis échappée, mon cher enfant dans mes bras, et, maintenant, un cœur dévoué veillera sur lui jusqu'à ce que, hautement, je puisse le défendre!....

Un violent coup de marteau, retentissant dans l'hôtel tout entier, fit bondir les deux femmes.

—Ma tante, dit précipitamment Cécile, c'est lui!......j'en suis certaine. Il a découvert ma fuite. Dites que vous seule m'avez conseillée...., que vous seule savez où est Félix!

La porte était secouée par une main furieuse. Cécile se relevant, forte et calme, alla tirer le verrou.

Maxime parut. Son regard croisa celui de la pauvre mère et n'en put supporter l'éclat. Cependant, reprenant toute son assurance :

—Madame, accentua-t-il avec gravité, que veut dire cette folie de venir ainsi troubler le repos de votre parente?

—J'avais, monsieur, à déposer un plan bien triste. Grâce à Dieu, je suis maintenant tranquille.

Cécile appuyait sur chaque mot.

L'homme devint livide.

—Madame la comtesse, dit-il d'une voix étranglée.

—Monsieur, interrompit la malade, je supplie Dieu qu'il me permette d'apprendre que ma pauvre nièce ne me doit pas le plus cruel des malheurs!

Maxime avait repris toute son audace. Il s'inclina devant la comtesse.

—Madame, dit-il froidement, ma surprise est grande! Vous, toujours si bonne pour moi, paraissez avoir quelque grief dont je ne puis me rendre compte. Je suis, pourtant, le plus dévoué, le plus respectueux, de vos serviteurs. Quant à vous, Cécile, dont un accès d'inexplicable folie semble troubler l'intelligence, que désirez-vous de moi? Voulez-vous rester cette nuit chez Mme de Tourgéville, ou bien m'accompagnez-vous à la Gérandaye?

—Retourner! Oh! non! s'écria-t-elle.

—Vous êtes libre, madame, d'oublier que, depuis longtemps, vous me rendez la vie bien pénible! Vous êtes libre, surtout, d'oublier que vous avez deux fils!...

Sans ajouter un mot, sans saluer de nouveau, Maxime se retira.

Cécile avait croisé ses mains sur sa poitrine haletante.

—Il a dit vrai, murmura-t-elle. J'ai un autre fils...., un fils innocent du crime de son père!.... Mon Dieu! mon Dieu! aurait-il dit vrai en m'accusant de folie?.... Ma raison chancelle.... Ne m'abandonnez pas, mon Dieu? sauvez mes enfants?....

Et, toutes deux, la mère torturée, la malade épouvantée, mêlaient leurs prières et leurs larmes.

XI

VIE NOUVELLE

Cécile, pourtant, était revenue à la Gérandaye. L'amour maternel avait triomphé de sa douleur, de ses craintes.

Maintenant que Félix se trouvait en sûreté—elle l'espérait, du moins—son devoir était de veiller sur le petit Roger. Le pauvre enfant n'allait-il pas être, lui aussi, exposé aux ténébreuses combinaisons de son père?

Cécile frémissait et sentait la vie l'abandonner rien qu'au seul écho de la voix de Maxime; mais pouvait-elle laisser son plus jeune fils sans secours, sans affection?....

Avec M. de la Gérandaye, Cécile avait perdu tout ce qui, pour elle, parait l'existence de l'épouse des douceurs de l'amour infini, exclusif. Un seul point restait vulnérable.

La maternité y laissait sa profonde empreinte, et Maxime ne l'avait pu surprendre que par ce sentiment dévoué, en quelque sorte, tyrannique.

Sans hésiter, sous l'épouvante de l'horrible découverte, elle avait couru chez Madeleine Bourdin, oubliant tout ce qui n'était pas Félix.

Etouffant la révolte de son cœur, elle revenait avec le même courage préserver l'existence du pauvre enfant resté au château, et qui, s'il avait dans les veines le sang du coupable, n'en était pas moins le fils de ses entrailles.

Quelle effroyable agonie souffrit la malheureuse femme en serrant entre ses bras le frère de Félix! Avec quelle débordante amertume elle se reprocha sa faiblesse!

Toujours elle s'était laissé guider; toujours elle avait passivement subi une influence étrangère.

Pourquoi, après les malheurs sans nom qui l'avaient frappée, ne s'était-elle pas enfuie, avec son fils, loin, bien loin, dans quelque solitude ignorée?

Plus épouse encore que mère, elle avait reculé devant la nécessité d'abandonner les lieux rendus chers par l'amour d'Armand. Et le souvenir passionné avait préparé cette dernière, cette inéluctable fatalité qui rivait sa destinée à la destinée de Maxime!....

Ces secondes noces, à elle seule en remontait la responsabilité. Pourquoi n'avoir pas écarté l'obstacle de sa route? Pourquoi avoir cédé à l'influence de la comtesse de Tourgéville?

Au milieu de ces reconventions, la pensée de la jeune femme se reportait sur M. Domaître. Les dernières paroles du magistrat retentissaient, terribles, à son oreille. Pourquoi, alors, ne les avait-elle pas écoutées, méditées?

Elle songeait également à Palmyre, s'attendant à voir, préparée par la vieille fille, quelque catastrophe nouvelle foudre sur les ruines de ses espérances.

Son existence ressemblait, dès lors, à celle d'un prisonnier craignant, non seulement de ne pouvoir recouvrer la liberté, mais de perdre la vie. S'il ne se fût agi que d'elle, la mort aurait été la bienvenue. Hélas! il fallait essayer de sauver Félix et le petit Roger.

Du premier, elle restait sans nouvelles et n'osait ni écrire à Madeleine ni lui envoyer un messager spécial. Il y avait trop à craindre que Maxime ne fût informé de la moindre démarche.

Mieux valait se résigner à subir l'incertitude. D'ailleurs, la vieille servante ne reviendrait-elle pas si le malheur voulait que l'enfant confié à sa garde ne se rétablit pas?

Une des plus obsédantes pensées de Cécile était le silence gardé par M. Dutertre sur l'enlèvement de Félix. Il ne semblait pas s'apercevoir que la présence de l'enfant manquait au château; mais la mère vigilante comprenait bien le peu de naturel de cette apparente indifférence.

Elle acquit la certitude de démarches habiles et discrètes; aussi, plus que jamais, se renferma-t-elle dans l'impénétrable retranchement de son cher secret.

Sous prétexte d'un affaiblissement de sa santé, prétexte trop justifié par la pâleur répandue sur son visage, par la diminution graduelle de ses forces, Cécile ne quitta pour ainsi dire plus sa chambre, où elle établit à demeure le petit Roger.

Les précautions, les soins de toute sorte l'occupaient sans un instant de répit. Elle devenait d'une extraordinaire susceptibilité nerveuse; ses yeux, se creusant, prirent un éclat inquiétant, et le docteur Dornan se crut obligé d'avertir M. Dutertre du danger qui menaçait sa femme.

—Vous me voyez au désespoir, répondit Maxime, mais quel remède trouverez-vous à cet état maladif? Hélas! je cherche à me le dissimuler sans y parvenir. Ma pauvre Cécile ne parle plus, n'agit plus comme une personne en possession de la plénitude de ses facultés....

M. Dutertre s'arrêta brusquement comme si cette plainte eût fût, malgré lui, arrachée de son cœur, mais ses regards, se fixant à la dérobée sur le docteur, épièrent l'impression produite.

M. Dornan avait tressailli, et sa première impulsion le poussa à rejeter bien loin une semblable pensée.

Maxime, au reste, parut tout de suite regretter son indiscrétion.

—Je me sens si malheureux, répéta-t-il bien haut, que je puis, c'est là ma crainte, devenir injuste. Ne m'en voulez pas, cher docteur, de vous avoir laissé comprendre ma tristesse profonde.

J'ai adoré, j'adore encore Cécile. J'ai tout supporté, tout souffert pour la décider à se donner à moi. Mais, lorsque j'espérais avoir conquis son amour, au prix de quels sacrifices! une froideur nouvelle se glisse dans son âme, l'envahit bientôt et me laisse, une fois de plus, abîmé sous la ruine de mon bonheur perdu!....

Docteur, vous avez aimé, je le sais. Vous avez connu la joie de vivre cœur à cœur avec la femme de votre choix. Dites? Quelles n'auraient pas été vos tortures, si vous vous fussiez retrouvé, chaque jour, aux prises avec une désespérante indifférence, un mépris!....

—Du mépris! répéta M. Dornan.

—Le mot n'est pas assez fort pour expliquer l'attitude de Cécile envers moi. J'avais cru que la naissance de notre fils ferait disparaître les derniers nuages. Vaine chimère! Les nuages se sont épaissis. Mes moindres paroles, les plus insignifiantes de mes actions, deviennent, pour ma femme, l'occasion de prouver la répulsion que je lui inspire.

Encore, si je devais souffrir seul de toutes ces étrangetés. Mais non. Cécile se confine dans sa chambre, y renferme avec elle notre enfant, au grand détriment de la santé du pauvre petit. Et, comme si ce n'était pas assez, elle a voulu éloigner Félix en donnant pour prétexte qu'un changement d'air lui ferait du bien.

Pourtant, docteur, vous savez si j'aime Félix, si j'ai travaillé pour lui; car vous êtes un homme de sens et de grand mérite, à qui je peux parler à cœur ouvert. Vous n'avez pas cru aux sottes calomnies répandues contre moi, lors de l'élection du député de l'arrondissement. Vous savez que, si j'ai fait un emprunt, les conséquences en pouvaient être au moins aussi avantageuses pour Félix que pour moi.

Ah! je souffre trop! Docteur, cher docteur, conseillez-moi! Voyez Cécile, parlez longuement avec elle, essayez d'obtenir sa confiance, de pénétrer cette âme sombre et fermée....

Maxime s'arrêta comme épuisé de douleur, plongea son visage dans ses mains et parut se livrer aux plus pénibles pensées; mais, en réalité, il jugeait de l'effet produit sur M. Dornan par son discours artificieux.

Chacun des mots de cette explosion sentimentale, en apparence si sincère, avait été calculé depuis longtemps. Ou le docteur se rallierait à lui, ou il laisserait percer son indignation; au besoin, donc on pourrait se fier à sa bonne volonté, ou le mettre dans l'impossibilité de nuire.

De plus, Maxime savait bien qu'une accusation de folie est, de toutes, celle qui fait un chemin merveilleusement rapide. La conduite de Cécile rendait, d'ailleurs, cette fable trop vraisemblable. Comment, sans connaître ses terreurs justifiées, comprendre ses apparentes singularités?

Les serviteurs du château eux-mêmes parlaient beaucoup des "rêvasseries" de leur jeune maîtresse, et, tout bas, ils cherchaient les motifs du brusque départ de Félix.

Sans le vouloir, Catherine Martin avivait leur opiniâtre curiosité. Elle n'avait pu se tenir de manifester à maintes reprises son étonnement des "précautions capricieuses" de madame.

Seul, le vieux Gilles prenait un air sérieux en entendant ces "bavarderies", et se gardait de dire ce qu'il pensait de la coïncidence du départ de Madeleine Bourdin avec celui de Félix.

De ces bruits réunis, quelque chose était venu aux oreilles de M. Dornan. Le docteur n'avait pu, du reste, s'empêcher de remarquer beaucoup de contradictions dans la manière d'agir de la jeune femme, et, habituellement, chez elle, un état fiévreux qui ne laissait pas que de le préoccuper.

Sa sympathie pour M. Dutertre en avait subi une fâcheuse atteinte, atteinte rendue plus sensible par les commentaires de ces derniers mois. Mais à présent, il paraissait au docteur qu'une lueur nouvelle se faisait en son esprit.

Il ne pouvait nier qu'une véritable faiblesse de caractère fût le trait distinctif de Cécile. Moins encore, pouvait-il se refuser à reconnaître dans les paroles passionnées de Maxime l'accent d'une douleur sincère.

M. Dornan était trop loyal, trop franc pour soupçonner le but vrai de son interlocuteur. Il tomba dans le piège si habilement tendu et quitta M. Dutertre en promettant de veiller avec soin sur Cécile.

Cela suffisait. "Veiller," ne signifiait-il pas qu'une inquiétude, désormais obsédante, agiterait le docteur?

Maxime eut grand soin de ne pas paraître discerner le sens de cet euphémisme. Il garda son attitude accablée jusqu'au moment où M. Dornan le quitta et ne redevint lui-même qu'après s'être mis à l'abri des regards indiscrets, dans son cabinet de travail soigneusement fermé.

Alors, le masque tomba, une effroyable colère bouleversa ses traits et, à travers des dents serrées, glissant au milieu des plus hideuses menaces, revenait cette phrase monotone :

—Qu'a-t-elle fait de l'enfant?

Ainsi, la pensée de la retraite cachée de Félix devenait la puissante préoccupation du nouveau maître de la Gérandaye.

XII

ISOLÉE.

Cécile ne tarda pas à ressentir le contrecoup de la tactique adoptée par son mari. Elle surprenait les regards investigateurs de Catherine. Elle entendait les réflexions de la jeune fille sur la conduite peu "amicale de sa camarade, qui se permettait de *taire* les motifs de leur maîtresse; quoique, après ça, on ne pouvait pas leur en vouloir de *jaser un brin!*"

Un soir, enfin, la pauvre femme entendit prononcer le redoutable mot "folie," et elle sentit un froid empoisonné pénétrer jusqu'à son cœur.

Elle ne respirait librement, elle ne se croyait en sûreté qu'auprès de Mme de Tourgéville. Mais cette unique amie lui fut enlevée.

La comtesse avait été trop éprouvée par les révélations de sa nièce; elle avait trop déploré son peu de clairvoyance, l'entêtement avec lequel toute son ardeur, toute son influence avaient été mises au service des menées de Maxime.

Ces douleurs, jointes à la maladie qui, depuis longtemps, paralysait les forces de la vieille dame, portèrent le coup suprême.

Cécile pleura amèrement sa protectrice et son désespoir fut presque sans bornes quand elle connut les termes du testament de la comtesse.

"Je fais une solennelle réparation à ma chère nièce Cécile, veuve de mon neveu bien aimé, Armand de la Gérandaye, avait écrit Mme de Tourgéville.

"Depuis longtemps, j'ai hautement déploré ma conduite première. Plusieurs fois, j'en ai donné des preuves non douteuses, mais je me crois tenue à un témoignage irrécusable de mes sentiments.

"Persuadée de la haute raison, des qualités rares, du dévouement de ma nièce, je l'institue usufruitière des trois quarts de ma fortune, à la charge, par elle, de gérer ces biens de manière à les transmettre intacts, après elle, à Félix de la Gérandaye, mon petit-neveu.

"Sur la totalité du capital qui lui reviendra ainsi, Félix devra servir une rente de vingt-quatre mille francs, viagère et inaliénable, à mon filleul Roger Dutertre.

"Je déclare entendre expressément que ce legs soit administré par ma nièce seule. Je désavoue, dès maintenant, toute ingérence étrangère dans ladite administration.

"Puisse cette preuve de mon estime, de mon affection, effacer jusqu'au souvenir de mes anciennes préventions.... et persuader Cécile que j'ai voulu, surtout, contribuer à son bonheur."

Le surplus de la fortune de Mme de Tourgéville était partagé entre ses deux nièces : les demoiselles Fortin et Mme Brézol.

La libéralité de la comtesse poussa jusqu'à la folie la haine vouée par Palmyre à son *heureuse* rivale.

Ainsi, tout lui serait donné : amour, richesse.... Et l'œuvre de vengeance était à peine ébauchée!!

Maxime s'abandonna à une violente fureur quand il apprit que l'administration de cette fortune nouvelle reposait absolument sur sa femme. La comtesse l'avait méprisé au point de ne vouloir pas même prononcer son nom.... Et Roger n'obtenait qu'une misérable rente viagère de vingt-quatre mille francs....

Ce fut, pour lui, l'occasion de fortifier l'implacable ressentiment qui le poussait à la perte de Cécile. Mme de Tourgéville n'avait-elle pas agi sous l'empire des révélations faites par la jeune femme?

Les regrets de Maxime étaient d'autant plus vifs, qu'il avait espéré voir son fils favorisé; or, en qualité de tuteur naturel de l'enfant lui eût, aussitôt, assuré la libre disposition d'une fortune convoitée.

Son espoir se trouvant déçu, il fallait aviser aux moyens de reconquérir l'influence et les ressources nécessaires pour mener à bien des projets depuis longtemps arrêtés.

Cécile devenait l'unique obstacle.... Mais, quand on ne peut tourner les obstacles, on les brise!....

Les quelques mots jetés comme involontairement au docteur Dornan, furent suivis de confidences plus précises.

Maxime eut soin de ne formuler aucun reproche : tout au contraire. Il affecta envers sa femme une sollicitude empressée, inquiète. A chaque instant, il interrogeait les domestiques, leur recommandant d'obéir aux moindres caprices de Cécile.

—Quel que puisse être l'ordre donné, disait-il, je tiens à sa prompte exécution.

Et ainsi de suite. On le voyait maintenant s'enquérir, jusqu'à la minutie, de l'emploi du temps de la jeune femme. Il veillait à ce que sa table fût chargée des mets les plus délicats. Il s'occupait, lui-même, des détails de l'organisation de la maison, alléguant qu'il désirait épargner une fatigue à la malade.

Car il le voyait, hélas! Cécile s'affaiblissait, sa santé s'altérait rapidement. Cette cruelle pensée l'obsédait. Il eût tant voulu pouvoir se tromper! Mais la terrible réalité se dégageait plus nettement chaque jour.

L'habileté de Maxime ne tarda pas à porter des fruits.

Si douce, si bonne, si peu exigeante que se montrât la jeune femme, elle était incapable, par ces seules qualités, de combattre l'influence toujours croissante de son mari.

Uniquement absorbée par ses souvenirs, par ses terreurs, elle ne s'apercevait pas des changements accomplis dans son entourage.

Catherine, elle-même, se montrait souvent distraite ou bien, poussant jusqu'à l'importunité son désir d'être utile, faisait mille offres de service plus intempestives les unes que les autres.

Presque chaque jour amenait, à propos, soit d'un accès de fièvre, soit du manque d'appétit, soit d'une rêverie trop prolongée de la pauvre chère malade, M. Dornan en vint d'autant plus facilement au point où Maxime le voulait, que Cécile se refusait à suivre un régime quelconque.

—Il ne servirait à rien, répondit-elle. Ma santé est bonne.

—Mais alors, reprenait M. Dornan, pourquoi cette pâleur croissante, cet amaigrissement, ce défaut de sommeil?

Ou la jeune femme détournait la question, ou elle priait le docteur de changer de sujet de conversation.

M. Dutertre manquait rarement de se montrer pendant ces visites, et le docteur pouvait observer les regards effrayés de la prétendue malade, le frémissement qui l'agitait. Sa conviction, vite établie, se fortifia sans peine.

Mme Dutertre, [illegible] d'organisation, frappée au plus profond de son être par les événements qui avaient précédé et suivi son veuvage, subissait, à l'heure présente, une crise redoutable.

Il ne fallait pas perdre l'espoir d'une guérison heureuse et complète; néanmoins, on ne pouvait se dissimuler qu'en raison courait le risque [illegible] [illegible].

En un mot, si Mme Dutertre n'était déjà folle, il y avait lieu de prendre envers elle des ménagements, et M. Dutertre devait, quoi qu'il en pût coûter à sa tendresse, conjurer les suites probables de la catastrophe.

Habilement répandues dans la ville, plus habilement commentées encore, ces avis devinrent le texte de toutes les conversations.

On s'abordait en se demandant si "la folle était enfin partie pour le *Bon Sauveur* (Maison des aliénés à Caen).

Malgré la vigilance de Maxime et l'indifférence absolue de Cécile pour les bruits du dehors, la rumeur arriva aux oreilles de la pauvre jeune femme. Soudainement éclairée par l'imminence du danger, elle voulut réagir, lutter....

Son mari dorena sans peine cette velléité de révolte. Quelle fantaisie nouvelle saisissait donc la malheureuse hallucinée? Devenait-elle à craindre?

Jusqu'alors on avait pu reculer devant la nécessité de mettre une borne à ses *fureurs*. Mais retarder davantage eût été mal agir envers ses enfants, envers elle-même.

En conséquence, M. Dutertre se résigna à provoquer les mesures légales commandées par la situation.

XIII

LA LETTRE DE PALMYRE.

Le mois d'octobre finissait; la journée avait été triste et sombre.

Cécile, assise auprès du feu qui achevait de se consumer dans la cheminée de sa chambre, songeait avec effroi que bientôt, sans doute, elle verrait Maxime triompher de tous ses efforts.

Personne ne pouvait lui venir en aide. N'avait-elle pas contre elle le témoignage du docteur Dornan?

Elle le savait bien, d'ailleurs : le salut de son fils aîné était sa propre perte à elle.

Avec une ténacité, une habileté extraordinaires, son mari lui avait tendu piège sur piège. Il voulait connaître la retraite de Félix, car, l'enfant une fois disparu, la mère héritait de lui.

Cécile avait évité la trame; pourtant, un moyen détourné pouvait encore être employé, et Maxime y donnait toute son ardeur.

L'interdiction de la jeune femme plaçait entre ses mains, à lui, l'administration, non seulement de la fortune léguée par Mme de Tourgéville, mais celle qui provenait de la succession de M. de la Gérandaye.

Il ne craignait aucunement les protestations qui pouvaient survenir de la part des cousins de Félix. M. Fortin et la comtesse n'étaient plus là pour représenter une opposition sérieuse, et Maxime s'en rapportait à son adresse pour tourner toutes les difficultés imprévues.

Personne aurait-il nier que, grâce à lui, les domaines appartenant à son beau-fils n'eussent acquis une plus-value sérieuse? Qui pourrait méconnaître les soins constants dont il avait entouré l'enfant? Quelle meilleure démonstration du cruel état d'esprit de sa femme que cette inexplicable disparition de Félix?

Tout ceci, de même que la secrète pensée de Maxime, Cécile le savait.

D'un mot, elle eût pu alléger, pour quelque temps, ses tortures; mais, forte de son amour maternel, il lui suffisait que la vie de l'enfant fût sauvegardée. La conservation de sa fortune devenait une question secondaire.

Parfois, elle se prenait à penser que son devoir était de dénoncer le coupable. Mais par quelles preuves appuyer ses paroles? Qui ferait admettre l'aide dans la lutte?

Vaines questions, restant forcément sans réponse. L'isolement se faisait, à chaque heure, plus complet. Encore une semaine, peut-être, et, on la reléguerait parmi ces malheureuses qui n'ont plus que l'apparence de l'humanité. Elle serait renfermée dans l'un de ces enfers dont la porte devrait toujours laisser lire la terrible inscription imaginée par Le Dante :

Laissez ici toute espérance.

Au moins sauverait-elle Félix. Perdant de son premier, de son seul amour? Avec joie, tout eût été accepté si elle avait pu pénétrer l'avenir et voir Félix à l'abri des haines de Maxime.

Enfin, elle se sentait dévorée du désir d'embrasser son fils. Elle s'effrayait de n'avoir reçu aucune nouvelle de Madeleine. La vieille femme avait-elle donc pris si étroitement à la lettre les recommandations d'une mère au désespoir? Ne devinait-elle pas que son silence laissait le champ libre aux plus tristes suppositions?

Tout à coup, les pensées de la pauvre torturée prirent un autre cours. Elle se demandait si Madeleine n'avait pas écrit, si M. Dutertre n'avait pas intercepté le message et ne se trouvait pas sur la voie du secret si chèrement gardé?

Ce fut au milieu de ces doutes qu'une lettre, remise au grand mystère par Catherine Martin, vint apporter à la jeune femme un élément nouveau de terreur.

Ce n'était pas, de la part de Cécile, une marque de faiblesse, et un esprit plus vigoureusement trempé que le sien eût pu ressentir la même impression. La lettre était signée : Palmyre Fortin!

Un tel nom éveillait trop de pénibles souvenirs; il rappelait trop l'implacable ressentiment d'une ennemie acharnée, pour que la menace déguisée, contenue dans les lignes qu'il terminait, ne produisît point l'effet d'un péril redoutable.

Palmyre avait écrit :

"Madame Dutertre est intéressée à connaître certains faits, dont l'explication irréfutable vient confirmer des renseignements antérieurs reçus.

"Si l'entrevue que je demande est acceptée, il suffira de déposer ostensiblement ce billet devant Catherine Martin. Je saurai trouver le moyen de faire que rien ne dérange une conférence pouvant être longue, mais que je désire laisser absolument secrète.

"L'intérêt de Mme Dutertre, celui de ses enfants, reste la meilleure garantie de mes paroles. J'attendrai la réponse pendant toute cette journée.

"PALMYRE FORTIN."

Cécile resta un instant interdite; toutefois, son irrésolution dura peu.

Palmyre voulait la voir; elle ne la laisserait donc pas reculer par un refus. Mieux était de subir l'épreuve, sans même interroger Catherine. A quoi, d'ailleurs, cela eût-il servi?

Mlle Fortin n'avait, certes, pas mis la jeune fille dans ses confidences, et en intimant l'ordre à Mme Dutertre de déchirer ce billet, l'ennemi subtile devait vouloir donner le change à la vigilance de la servante.

Mais était-il bon de détruire la seule pauvre que, peut-être, Palmyre laissait contre elle?

En lisant et commentant ces lignes, n'y trouvait-on pas un sens, pouvant conduire à la découverte des plans de Mlle Fortin?

Cécile abandonna aussitôt une telle idée. Jamais, elle ne répéta en tremblant, jamais sa volonté ne prévaudrait contre la volonté de Palmyre. Le billet, en somme, était insignifiant. Rien de plus facile que de le représenter comme une marque de vif intérêt donnée à Mme Dutertre. Mieux valait se conformer à l'injonction première, et on fut fait.

Catherine resta interdite. Elle avait espéré un autre dénouement au message. Tout émue, elle hasarda quelques paroles; sa maîtresse y coupa court en prétextant une grande fatigue.

Pour cette fois, la jeune fille dut renoncer à donner libre cours à ses verbeuses réflexions. Cela lui semblait dur. Depuis si longtemps, elle s'était habituée, encouragée par le silence distrait de Mme Dutertre, à penser haut.......

Violemment contrariée, elle revint à la grille du parc trouver le vieux paysan porteur de la lettre et lui dit ce qu'elle avait vu.

—Allez, ajouta-t-elle, faut croire que ma pauvre maîtresse a perdu l'usage de sa langue. Je n'ai pas seulement pu lui arracher un mot et, pourtant, elle a fait "mille pièces" du chiffon de papier.

Sans doute le messager se tint-il pour satisfait, car il ne poussa pas plus loin ses questions, ce qui ne contribua point à diminuer l'étonnement de Catherine.

XIV

LES DEUX RIVALES.

C'était dans l'après-midi que Mme Dutertre avait reçu le billet énigmatique. Palmyre devant être, depuis longtemps, informée de la réponse prescrite par elle, sa visite ne pouvait se tarder.

Quel serait le moyen employé pour en garder le secret? Cécile cherchait vainement. Bientôt, d'ailleurs, elle ne songea plus à ce point secondaire. Un seul rôle lui incombait : attendre.

Pâle et frêle sous un long vêtement noir, ses grands yeux [illegible] fixés sur la [illegible]